

Sylvie LAIGNEAU-FONTAINE

UN OVIDE ÉCOSSAIS EN AQUITAINE : MARK ALEXANDER BOYD

Relativement connu dans le monde anglo-saxon, Mark Alexander Boyd l'est très peu en France, alors même qu'il a passé une bonne partie de sa vie dans ce pays. Il est donc nécessaire de commencer par quelques mots de présentation. Boyd est né le 13 janvier 1562¹ dans une noble famille écossaise et a fait ses études à l'université de Glasgow dont son oncle et tuteur, l'évêque James Boyd, était le chancelier². Il semble avoir été un étudiant assez agité : avec un de ses camarades, il aurait attaqué le principal de l'université, Andrew Melville, qui lui avait précédemment fait des remontrances pour son absence à l'église et son comportement licencieux pendant les fêtes religieuses³. Est-ce pour cette indiscipline qu'il quitta l'université de Glasgow et l'Écosse ? Il est difficile de le dire et les critiques contemporains ne sont pas d'accord entre eux⁴. Mais il est notable qu'il s'exila en 1581, année de la mort de James Boyd, comme s'il était désormais privé de protecteur, et l'un de ses biographes suggère que sa famille, se sentant impuissante devant ses frasques, l'avait alors engagé à se faire soldat aux Pays-Bas⁵. Si cela est exact, il n'obéit pas à ce conseil mais se rendit en France, où il fréquenta plusieurs universités : celle de Paris où il eut pour professeur Jean Passerat pour l'éloquence et Jacques-Marie d'Amboise pour la philosophie, puis après un bref séjour à Orléans, celle de Bourges où, sans doute attiré comme de nombreux Écossais par le *mos Gallicus*⁶, il fut l'élève de Jacques Cujas. Chassé de

1 Pour une biographie de Boyd, voir R. Sibbald, *Scotia illustrata sine Podromus Historiae naturalis*, Edinburgh, sumptibus auctoris, 1684, « on whom all later biographies depend », comme le dit I. C. Cunningham, (« Marcus Alexander Bodius, Scotus », dans *A Palace in the Wild. Essays on Vernacular Culture and Humanism in Late-Medieval and Renaissance Scotland*, ed. by L. A. A. J. R. Houwen, A. A. MacDonald, S. L. Mapstine, Louvain, Peeters, 2000, p. 161-172 [p. 161, note 2]). Parmi ces biographies postérieures, j'ai consulté D. Dalrymple, *Annals of Scotland*, Balfour and Smellie for J. Murray, Edimburg, Londres, 1776-1779, vol. 3, p. 420-446 (« Scottish biography: Life of Mark Alexander Boyd ») et C. Ritter, *Ovidius redivivus. Die Epistulae Heroides des Mark Alexander Boyd*, Hildesheim, Zürich, New York, Olms, 2010, p. 8-13.

2 Le site de l'université de Glasgow met en ligne une brève biographie de James Boyd of Trochrig (<https://www.universitystory.gla.ac.uk/biography/?id=WH2015&type=P>, consulté le 24 janvier 2023).

3 Dans son histoire de l'université de Glasgow, Melville raconte qu'il aurait été attaqué à l'épée par les deux compères tandis qu'il rentrait lui-même d'une leçon d'escrime (cité par W. Paton Ker, « The Spanish Story of the Armada », *The Scottish Historical Review*, 17, 1920, p. 165-176 [p. 167]).

4 P. White reprend l'anecdote de l'attaque de Melville (*Renaissance Postscripts. Responding to Ovid's Heroides in Sixteenth-Century France*, Columbus, The Ohio State University, 2009, p. 208). Ian Campbell Cunningham fait au contraire remarquer que le nom de Mark Alexander Boyd n'apparaît pas dans les registres de l'université (ce qui aurait été le cas s'il s'était comporté de cette façon) et que sa correspondance de 1592 avec Patrick Sharp, principal de l'Université à cette époque, est « cordial in the extreme » ; selon lui, « there may have been a political reason for his exile », mais il ne précise pas (« Marcus Alexander Bodius, Scotus », p. 161).

5 D. Dalrymple : « His other relations advised him to follow the profession of arms in the Low Countries ; for they could not moderate his impetuous and unruly temper » (*Annals of Scotland*, p. 421).

6 Sur l'opposition entre *mos gallicus* et *mos italicus*, voir par exemple la récente synthèse collective *L'Humanisme juridique. Aspects d'un phénomène intellectuel européen*, X. Prévost et L.-A. Sanchi (dir.), Paris, Garnier, 2022. Sur le succès du *mos docendi Gallicus* auprès des Écossais, voir D. Allan, « “Ane Ornament to Yow and Your Famelie” : Sir Robert Gordon of Gordonstoun and the “Genealogical History of the Earldom of Sutherland” », *The Scottish Historical Review*, 209, 2001, p. 22-44 (p. 27). Allan cite, dans la note 12, le Master de

Bourges par la peste, il se réfugia à Lyon et, de là, gagna l'Italie où il séjourna quelques mois.

De retour d'Italie et après un nouveau séjour à Lyon, il s'engagea en 1587 dans les armées du roi Henri III, alors en lutte contre Henri de Navarre et ses mercenaires suisses et germains. Mais jugeant que son commandant était un dangereux incapable⁷, et de surcroît blessé par une balle à la cheville, il ne resta pas dans l'armée : dès l'année suivante, il se consacra de nouveau à ses études de droit, à Toulouse cette fois, auprès François Roaldès. Néanmoins, il ne sacrifia pas longtemps tranquillement à Minerve : l'assassinat du duc de Guise, le 23 décembre 1588, déclencha la fureur des partisans de la Ligue : dans des lettres, Boyd raconte comment à Toulouse, des émeutiers assassinèrent le premier président du parlement, Jean-Étienne Duranti, ainsi que le beau-frère de celui-ci, l'avocat général Jacques Dafis⁸, et comment lui-même, après des aventures rocambolesques, fut jeté en prison par les Ligueurs⁹. Une fois libéré, il s'empressa de quitter Toulouse pour Bordeaux, d'où il voyagea vers La Rochelle, Cahors, Fontenay (toutes villes attestées par sa correspondance). Tout en s'intéressant de nouveau au droit (on a conservé de lui, sous forme manuscrite, des commentaires sur les *Institutes* de Justinien), il reprit également du service à l'armée, à l'occasion des combats d'Henri IV contre la Ligue. On comprend pourquoi, à son propos, Paul White parle d'« une vie d'étudiant et de soldat de fortune¹⁰ », qui rappelle celle du plus célèbre Michel Marulle¹¹. Boyd paraît d'ailleurs avoir apprécié cette double vie : dans une lettre manuscrite adressée à un neveu, il affirme que l'homme qui ne se consacre pas à la fois à la guerre et aux études n'est qu'un *semiuir*¹².

Après quelques années de cette vie-là, il songea à revenir dans son pays natal, où certains amis l'encourageaient à rentrer et à se mettre au service du roi Jacques VI, grand protecteur des lettres¹³ ; c'est peut-être en suivant leurs conseils que Boyd dédia au souverain le recueil

Marie-Claude Bellot-Tucker, *Scottish Students and Masters at the University of Bourges in the XVth and XVIIth Centuries* (université de Clermont II, 1992), qui mentionne parmi les étudiants de cette université James Boyd et son neveu Mark Alexander Boyd.

7 Il en trace dans une des lettres du recueil de 1592 (voir *infra* note 18) un portrait très noir : *Neque pingi melius noster praefectus equitum neque fingi potuit quam ille ore expressit leuem, impudentem, iracundum, impotentem* ; il évoque aussi son *inutilis dementia*, responsable de la mort de nombre de ses hommes (p. 156-158).

8 Recueil de 1592 cité, lettre à son ami Milanais Cornelius Varus, p. 183-186. Boyd consacre à la mort de Duranti et à celle de Roaldès une élégie dans son recueil de 1590 (voir *infra* note 19) : *In Ioannis Stephani Duranti, Tholosatum Proto-praesidis et Francisci Roaldis I. C. obitus, Carmen funebre* (p. 109-111). Sur cet épisode, voir É.-L. Lamothe-Langon et P.-M. Baour-Lormian, *Duranti, premier président du Parlement de Toulouse, ou la Ligue en province*, Paris, Delangle, 1828.

9 Dans une lettre adressée à un nommé Ceratus (que je n'ai pas identifié), Boyd explique comment, voulant rejoindre les troupes royales depuis la petite ville de Dumaise, sur les bords de la Garonne, il faillit tomber dans un piège tendu par les Ligueurs auxquels il n'échappa que grâce à la vigilance de son *puer* (jeune serviteur) et en se cachant deux jours dans des buissons (édition de 1592 citée, p. 182-183).

10 P. White, *Renaissance Postscripts...*, p. 209: *soldier of fortune*.

11 Voir C. Kidwell, *Marullus : soldier poet of the Renaissance*, Londres, Duckworth, 1989.

12 Lettre manuscrite découverte par R. Sibbald et citée par D. Dalrymple : *In omni uita in pace erimus uel in bello ; qui alterius tantum artis degustauit est semiuir ille et neque tute uiuet, neque bene* (*Annals of Scotland*, p. 428).

13 Recueil de 1592 cité, p. 162 (lettre à Patrick Scharp, un ancien professeur de Boyd à l'université de Glasgow) : *Suades in patriam reditum idemque monent agnati [...]. Habes, ais, Regem doctorum hominum amantem*. Selon R. D. S. Jack, le développement de la littérature en Écosse dans les années 1580-1600 tient de fait essentiellement à l'action du souverain (« Poetry Under the King James VI », *The History of Scottish Literature*, Aberdeen University Press, 1988, vol. 1, « Origins to 1660 », chap. 8). J. Doelman ajoute pour sa part : « James was most interested in poetry written in Scots-English, but in the close-knit circles of the church and court, Neo-Latin poetry flourished in a way it never did in the English court of Elizabeth » (« The Accession

qu'il publia en 1592, puis qu'il retourna en Écosse en 1595. On a peu de renseignement précis sur les dernières années de sa vie¹⁴ : il semble avoir été nommé précepteur de John Kennedy, quatrième comte de Cassilis (1575-1615) et l'avoir accompagné dans ses voyages. Il mourut d'une fièvre, en 1601, dans le château paternel de Penkill¹⁵.

Si Boyd doit sa relative célébrité dans les pays anglo-saxons à un sonnet en écossais qui figure dans la plupart des anthologies de poésie anglaise et fait l'objet d'analyses élogieuses¹⁶, la grande majorité de sa production littéraire est en latin¹⁷. Des deux recueils de poésie en cette langue qu'il a publiés, le premier l'a été à Bordeaux, chez Simon Millanges, en 1590¹⁸ ; le second, dédié comme je l'ai dit au roi d'Écosse Jacques VI, a eu une destinée éditoriale singulière : il est présenté sur sa page de titre comme publié à Anvers, sans précision d'imprimeur-libraire¹⁹, mais on a pu montrer, en se fondant les caractères utilisés et la marque d'imprimeur, qu'il avait en réalité été imprimé à La Rochelle, chez Jérôme Haultin²⁰. Je n'ai trouvé aucune explication à cette indication fallacieuse – qu'elle soit volontaire ou non – mais c'est elle, en tous cas, qui explique que certains biographes évoquent par erreur un séjour de Boyd aux Pays-Bas²¹.

Les genres littéraires abordés par Boyd sont variés : le premier recueil comprend des élégies, dont un bel éloge de l'imprimerie adressé à Simon Millanges²², des épigrammes de registre varié – conformément à l'horizon d'attente de ce genre littéraire²³ – et une cinquantaine de distiques d'éloge de femmes illustres, mythiques ou réelles, dont celui d'une

of King James I and English Religious Poetry », *Studies in English Literature 1500-1900*, 34, 1, 1994, p. 19-40 [p. 20]).

14 D. Dalrymple, *Annals of Scotland*, p. 430 : « Of the rest of Boyd's life, little is known. It is said that he returned in Scotland; and, after a short stay, undertook to accompany John Earl of Cassilis in his travels ».

15 C'est ce que disent la plupart des biographes. E. Paleit affirme quant à lui que Boyd est mort à l'étranger (« Sexual and Political Liberty and neo-latin poetics : the *Heroides* of Mark Alexander Boyd », *Renaissance Studies*, 22, 3, 2008, p. 351-367 [p. 365]), ce qui renforce le parallèle qu'il trace entre l'Écossais et Ovide.

16 *Le Sonet of Venus and Cupid* (aussi connu par son premier vers, *Fra banc to banc*). Il figure par exemple dans A. Quiller-Couch, *The Oxford Book of English Verse: 1250-1918*, Oxford, New York, New York University Press, 1997. Sur ce sonnet, voir par exemple Ian Ross, « Sonneteering in Sixteenth-Century Scotland », qui affirme : « One Scottish poet took the strongest elements in the work of his compatriots - the sense of anguish and despair over the frailties of the flesh and the command of invective - and transmuted them into gold. The poet-chemist in question was Mark Alexander Boyd » (*Texas Studies in Literature and Language*, 6, 2, 1964, p. 255-268 [p. 266]).

17 On relève également un écrit en français : les *Discours civiles sur le Royaulme d'Écosse, où sont traités... le tout en douze livres* : l'ouvrage est resté manuscrit et, sur les douze livres annoncés, un seul a été écrit, qui ne compte que vingt-cinq feuillets (d'après D. Dalrymple, *Annals of Scotland*, p. 436) ; il s'agit d'une histoire très élogieuse et très partielle de l'Écosse.

18 *Marci Alexandri Scoti Epistolae quindecim, quibus totidem Ouidii respondet. Accedunt et eiusdem Elegiae, Epigrammata illustriumque mulierum Elogia*, Bordeaux, Simon Millanges, 1590. Le recueil est dédié à un nommé Robert Boyd, en témoignage de reconnaissance pour le soutien qu'il a toujours accordé au poète.

19 *M. Alexandri Bodii epistolae heroides et hymni. Addita est ejusdem literularum prima curia*, Antwerpen, 1592.

20 Voir le *Répertoire des livres imprimés en France au XVI^e siècle*, Baden-Baden, V. Koerner, 1968, t. 5, p. 385, n°56. I. C. Cunningham, indique que Haultin a dû collaborer avec Millanges pour cette impression (« Marcus Alexander Bodius, Scotus », p. 162, note 6).

21 Par exemple Alexander Gordon dans la notice qu'il consacre à Boyd dans le *Dictionary of National Biography*, Londres, Smith, Elder and C^o, 1885-1900.

22 Recueil de 1590, p. 92-93 : *Ad Simonem Millangium, typographum regium, de typographia*.

23 *Ibid.*, p. 112-116 : pièces satiriques, érotiques, encomiastiques, etc.

certaine *Vodicia Scota* au courage viril²⁴, qui témoigne du patriotisme de Boyd : *Vodicia* est en effet le nom que donnent à la reine Baodiccée (*Boudicca* en latin) les chroniques écossaises, qui font ainsi de la reine des Icéniens une de leurs compatriotes²⁵. Le second recueil contient une série d'*Hymni*, étonnamment consacrés non à des divinités mais à des fleurs et des plantes, dans une visée à la fois didactique sur le modèle des *Géorgiques* et étimologique sur celui des *Métamorphoses*²⁶, un poème en grec à Orphée et une vingtaine de lettres adressées à divers amis, qui fournissent de précieux renseignements biographiques sur l'auteur.

Mais la pièce maîtresse de chacun des deux recueils est une série d'épîtres inspirées des *Héroïdes* d'Ovide. Boyd frayait ce faisant une voie à la mode depuis plus d'un siècle. L'*editio princeps* des *Héroïdes* parue à Milan en 1478²⁷ avait en effet été, comme le dit Pierre Chiron, « un grand succès éditorial²⁸ » et avait entraîné une vague d'éditions commentées²⁹, de traductions³⁰ ou encore d'imitations du texte antique, dans lesquelles les poètes répondaient aux lettres des héroïnes ovidiennes³¹ ou bien donnaient à lire les missives de nouvelles épistolaires³². Boyd, ce qui est rare, a exploité ces deux modalités d'imitation³³ : il a répondu aux quinze *Héroïdes* d'Ovide restées sans réponse dans le recueil de 1590 et a prêté sa plume à d'autres femmes dans celui de 1592.

Si l'on en croit Richard Rowland, Boyd irait dans le premier recueil plus loin encore que son prédécesseur Michel d'Amboise³⁴ dans « l'appropriation mysogine des *Héroïdes* » et

24 Par exemple Alexander Gordon dans la notice qu'il consacre à Boyd dans le *Dictionary of National Biography*, Londres, Smith, Elder and Co, 1885-1900.

25 S. Frénée, « Warrior Queens in Holinshed's Woodcuts », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* 23, 2012, p. 417-433 et <https://journals.openedition.org/crmh/12859> (consulté le 30 janvier 2023) : « Both the English and the Scottish claims to her personage » (p. 15).

26 Recueil de 1592, p. 95-142. Il faut noter que les trois derniers hymnes concernent non des plantes mais des armes (lance, épée et casque ; l'hymne sur la lance est dédié à Jacques VI).

27 P. Ovidii Nasonis *Heroidum liber*, Milan, J. de Marliano, 1478. Avant cette date, des éditions des *Héroïdes* (*Epistolae*) étaient parues dans les œuvres complètes du poète (dont l'*editio princeps* des *Opera*, Bologne, Baldassare Azzougidi, 1471).

28 P. Chiron, « Traduction et 'conversion' des épîtres héroïdes d'Ovide à la Renaissance », *Anabases*, 17, 2013, p. 119-133 (p. 119).

29 La plus célèbre est celle d'Antonio Volsco et Domitio Calderino, *Epistolae Heroïdes Ovid[ū], cum commentariis*, Venise, J. Taurinus, 1481.

30 Par exemple Octovien de Saint-Gelais, *Épîtres d'Ovide traduites en français par Octovien de Saint Gelais*, Paris, A. Vérard, 1499 ; Charles Fontaine, *Les Epistres d'Ovide, nouvellement mises en vers François...*, Lyon, Jean Temporal et Eustace Barricat, 1552. Marot a inséré une traduction de la septième *Héroïde* à la suite de sa traduction du quatrième livre de l'*Énéide* (*Le quatriesme livre de l'Énéide de Vergile traduit en vers François. La complainte de Didon à Enée, prinse d'Ovide*, Paris, s.n., 1552).

31 En 1477, dans une édition des *Opera* d'Ovide parue à Parme, figuraient pour la première fois quelques réponses écrites par un certain A. Sabinus, sans doute le poète italien Angelo Sani di Cure (voir à ce sujet R. Lyne, « Writing Back to Ovid in the 1560s and 1570s », *Translation and Literature*, 13, 2, 2004, p. 143-164 [p. 143-150]).

32 Par exemple Fausto Andrelini, *Epistola in qua Anna, gloriosissima Francorum regina, exhortatur maritum...* (la reine Anne de Bretagne se plaint de la longue absence de son époux, le roi Louis XII, retenu à la guerre) ; François Habert, *Epistres heroides, tressalutaires, pour servir d'exemple a toute ame fidele*, Paris, Michel Fezandat, 1550 (héroïdes chrétiennes, qui chantent non plus la passion amoureuse mais l'amour divin).

33 E. Paleit qualifie cette double pratique d'*unusual* (« Sexual and Political Liberty and neo-latin poetics », p. 351).

34 Michel d'Amboise, *Constrepistres nouvellement inventées et composées par Michel d'Amboise, dict l'Esclave Fortuné, Seigneur de Chevillon, où sont contenues plusieurs choses recreatives, et dignes de lire*, Paris, Denis Janot, 1541. Sur ce recueil, voir Sandra Provini, « Répondre à Didon », dans *Michel d'Amboise humaniste*, *Camēnae* 25, mai 2020,

aurait pour seul but de réhabiliter les héros attaqués dans l'œuvre d'Ovide³⁵. De façon plus nuancée, Paul White indique que le poète écossais y tient une forme de juste milieu entre « la représentation sérieuse et réaliste des émotions et de la psychopathologie de l'amour » et « la réduction [ovidienne] ludique et parodique du récit mythologique³⁶ ». En fait, Boyd se livre surtout à un jeu intertextuel subtil, sensible par exemple dans la réponse d'Énée à Didon³⁷. Le héros qui apparaît dans cette épître réfute les accusations de la septième *Héroïde* en empruntant des arguments à Virgile, tout en devant certains de ses traits à Ovide. Désireux de convaincre Didon de sa bonne foi, il apparaît tout d'abord plus ouvertement amoureux que dans l'*Énéide*. Parlant de lui-même, à plusieurs reprises comme *tuus Aenaeas* (v. 19 et 35), il va jusqu'à employer l'expression *uir tuus* (v. 8), dont l'ambiguïté s'oppose au passage dans lequel, chez Virgile, il affirmait fermement qu'il n'avait jamais été question de mariage entre Didon et lui³⁸. De même, alors qu'il terminait son discours dans l'*Énéide* par un pudique : *Italiam non sponte sequor* (4, 361), une idée semblable est exprimée chez Boyd, mais à l'ouverture de la lettre et développée sur quatre vers :

*Si prece, si pretio potui, mitissima Dido,
Irrita Dictaei reddere iussa dei,
Non cito, non umquam duce me de littore uestro
Tenderet in Latias Troica puppis aquas. (Hér. 9, 1-4)*

Si par des prières ou de l'argent j'avais pu, très douce Didon,
rendre vains les ordres du dieu du mont Dicté,
elle ne s'empresserait pas de quitter votre rivage sous ma conduite,
la poupe troyenne, et jamais ne se dirigerait vers les eaux du Latium.

L'expression employée, avec le système hypothétique à l'irréel, les allitérations en -p du premier vers, l'apostrophe affectueuse à Didon et l'anaphore de *non*, est emphatique ; c'est que les lettres de Boyd partagent avec les *Héroïdes* d'Ovide un goût certain pour la rhétorique, comme le montrent les vers 31-34 qui amplifient le bien plat *nec me meminisse pigebit Elissae* virgilien (4, 335) :

*Et prius Arctous Boreas mutabitur Euro
Ac Aquilo siccans humidus Auster erit
Quam semel hospitii Phrygios obliuio uestri
Tanget. (Hér. 9, 31-34)*

Et le Borée de l'Arctique se transformera en Eurus,
et l'Aquilon desséchant deviendra l'humide Auster,
avant que l'oubli de votre hospitalité ne s'empare

n. p. (<http://sapat.ephe.sorbonne.fr/media/4851e63a5d1fb9bd7bf68ae2c0c4df05/camenae-25-6-provini.pdf>, consulté le 28 janvier 2023).

35 R. Rowland : « The misogynist appropriation of the *Heroides* undertaken by d'Amboise was pushed further still by the Scottish neo-Latin poet Mark Alexander Boyd » (« The Desperation of Deianira : *Heroides* 9 and Early Modern Translation », *Translation and Literature*, 22, 1, 2013, p. 1-24 [p. 4]).

36 P. White, *Renaissance Postscripts*, p. 241 : « The serious, realistic representation of the emotions and of the psychopathology of love vs the playful, parodic reduction of the mythological narrative ».

37 Recueil de 1590 cité, p. 46-50, *epistula nona : Aeneas Didoni* (coquille dans l'édition Millanges, qui porte *Diodoni*).

38 Virgile, *Énéide*, 4, 338-339 : [...] *nec coniugis umquam / praetendi taedas*.

des Phrygiens.

On reconnaît là le motif de l'*adunaton*, figure très appréciée par les Anciens et souvent employée par Ovide³⁹, qui affirme que tel événement ne se produira pas, puisqu'il faudrait que se produise auparavant tel autre, réputé impossible. Convaincu du fait que « qui répond à Ovide doit rappeler Ovide⁴⁰ », Boyd exhibe ici, comme son prédécesseur, une aisance verbale qui vise à produire ce qu'Hélène Vial a appelé une « poésie-déclamation⁴¹ ».

Mais l'Énée boydien veut aussi et surtout se défendre des accusations que la reine a portées contre lui et use pour cela des mêmes arguments que son prédécesseur virgilien. L'idée qu'il obéit aux ordres des dieux est martelée à travers des expressions comme *deus immotus, nec possunt numina flecti, mandato superum, uoce deorum, iussa sequenda dei*⁴², qui lui permettent de se décrire comme un *pious Aeneas* soumis à la volonté divine. Il évoque également, dans des vers très proches de ceux de Virgile, le devoir moral qu'il a envers son père et envers son fils :

*Me patris Anchisae, quotiens umentibus umbris
Nox operit terras, quotiens astra ignea surgunt,
Admonet in somnis et turbida terret imago ;
Me puer Ascanius capitisque iniuria cari,
Quem regno Hesperiae fraudo et fatalibus aruis. (Énéide, 4, 351-355)⁴³*

*Me pater Anchises, quoties bibit aequora Titan,
Increpat et Latias imperat ire uias.
Me puer Ascanius, quem tanta iniuria tangit,
Arguit amplexu lentius ire tuo. (Hér. 9, 105-108)*

Mon père Anchise, chaque fois que le Titan s'en va boire dans les eaux,
Me réprimande et m'ordonne de prendre la route du Latium.
Mon fils Ascagne, victime d'une si grande injustice,
Me reproche de quitter tes bras trop lentement.

Boyd condense l'évocation d'Anchise en deux vers et varie le verbe *monet* en un plus accusateur *increpat*, mais conserve l'idée d'une apparition nocturne, tout comme, dans le distique consacré à Ascagne, le premier hémistiche et le terme *iniuria* ; mais la différence avec la source n'en est que plus visible : Ascagne ne reproche plus à son père de le priver du royaume qui lui est dû mais de faire preuve d'un attachement excessif à Didon, accréditant ainsi l'idée d'un Énée amoureux.

39 Cf. par exemple Ovide, *Art d'aimer*, I, 271-273 : *Vere prius uolucres taceant, aestate cicadae, / Maenalius lepori det sua terga canis, / Femina quam iuueni blande temptata repugnet.*

40 Recueil de 1590 cité, p. A iii r° (lettre au lecteur) : [Esa] *necesse qui Nasoni respondet, Nasonem ut referat quoque.*

41 H. Vial, « Métamorphoses de la pratique déclamatoire dans l'œuvre ovidienne », *Présence de la déclamation antique : controverses et suasoires*, R. Poignault, C. Schneider (dir.), Clermont-Ferrand, Centre de recherches A. Piganiol-Présence de l'Antiquité, 2015 et <https://hal.uca.fr/hal-01818775/document> (n. p.), consulté le 2 février 2023.

42 Vers 4, 11, 15, 19, 76.

43 « Chaque nuit, quand les ombres humides recouvrent la terre / quand se lèvent les astres de feu, dans mon sommeil, / l'image confuse de mon père Anchise m'admoneste et m'effraie ; mon fils Ascagne aussi, et l'injustice faite à cet être aimé, / que je prive du royaume d'Hespérie et des terres prédestinées » (trad. *Énéide Louvaniste* : <http://bcs.fltr.ucl.ac.be/Virg/V04-296-449.html>).

Chez Ovide, Didon, qui se présentait comme *Phrygia Dido fraude coacta mori*⁴⁴, tenait Énée pour le responsable indéniable de sa mort. C'est une accusation que, chez Boyd, le Troyen récuse absolument ; il écrit en effet que, s'il venait à apprendre la mort de la reine de Carthage, il en éprouverait une vive douleur (*dolerem*), mais prend soin d'ajouter :

*Quod neque continget nisi te disperdere fors
Niteris.* (Hér. 9, 55-56).

Ce qui n'advient pas, à moins que d'aventure tu t'efforces
De mettre fin à tes jours.

Le suicide de Didon n'apparaît donc plus comme la conséquence de sa conduite à lui, mais comme une mauvaise décision qu'elle pourrait prendre et dont il ne saurait être cause. Et très vite, de la défense, l'Énée boydien passe à l'attaque. Non seulement il accuse Didon de ternir injustement, par sa lettre, la réputation d'un innocent⁴⁵, mais il retourne contre elle l'accusation d'impiété qu'elle avait formulée :

Non bene caelestis impia dextra colit. (Ovide, Hér., 7, 130)

*Nam, cum Latiorum subducere niteris arua,
Simplicius posses scribere : Temne deos.* (Hér. 9, 95-96)

Car quand tu t'efforces de me détourner du pays des Latins,
Tu pourrais plus simplement me dire : « Méprise les dieux. »

Ce n'est plus lui qui commet une impiété en la quittant, mais elle, en cherchant à le faire désobéir aux volontés divines.

Il semble donc que, chez Boyd, Énée ne soit plus le lâche et le fourbe décrit par la Didon ovidienne, mais un homme amoureux mais pieux, un héros au sens du devoir intense, révolté par les accusations formulées contre lui, et qu'inversement, Didon apparaisse comme injuste et irrationnelle dans sa rancune. Néanmoins, deux éléments viennent jeter une ombre sur la figure héroïque d'Énée chez le poète écossais. D'abord, tout à sa volonté d'assurer Didon qu'il la quitte contre son gré, il développe très longuement l'aversion qu'il ressent à l'idée de reprendre la mer :

*Scilicet hic amor pelagi, mihi flebilis unda
Sic fauet et nostras incitat aura rates
Ut miser Aeneas iterum sine numine Divum
Auderet saevae credere pectus aquae ! [...]
An toties pelagi furis ereptus et unda
Semper in ignota currere gaudet aqua.* (Hér. 9, 9-12 et 21-22)

Bien sûr un tel amour de la mer m'anime, l'onde affligeante
M'a tant porté chance et c'est une si légère brise qui pousse nos bateaux
Que le malheureux Énée, même sans l'ordre des dieux, oserait
Confier de nouveau aux eaux cruelles sa personne ! [...]
Crois-tu vraiment qu'après avoir si souvent échappé aux fureurs de la mer et de l'eau,

44 Ovide, *Héroïdes*, 7, 68 : « Didon forcée de mourir par la perfidie phrygienne ».

45 Boyd, *Héroïde* 9, v. 63-64 : *Nec decet idcirco puro mihi discrimina tandem / Fingere, neu famam diminuisse meam.*

C'est de gâité de cœur qu'il s'en va courir sans cesse sur des flots inconnus ?

Cette insistance incite le lecteur à se demander si une part de peur n'entre pas dans les réticences d'Énée, qui apparaît ici moins comme un chef courageux guidant son peuple vers un avenir brillant que comme un pauvre homme terrifié. Edward Paleit affirmait que, dans les lettres de 1590, Boyd proposait une représentation des hommes visant à réaffirmer les standards de genre⁴⁶ : pour le portrait d'Énée, au moins, les choses ne sont pas aussi nettes qu'il le dit.

L'autre élément qui vient miner la stature d'Énée joue sur l'ironie dramatique, souvent utilisée par Ovide dans les *Héroïdes*. Toujours dans le but d'apaiser Didon, son amant lui assure que, si les dieux lui accordent une patrie, les Carthaginois y seront toujours bien accueillis, en souvenir de ses bienfaits.

*Tunc neque Dardaniis bene te fecisse pigebit,
Nec tuus Aeneas immemor hospes erit.
Tunc mea si forsā Tyrius deuectus ad arua
Optarit regno cuius inesse meo,
Sentiet Aeneam dignos in pectore mores.* (Hér., 9, 41-45)

Alors, tu ne te repentiras pas de tes bienfaits envers les Dardaniens,
Et ton cher Énée ne sera pas un hôte oublié.
Alors, si d'aventure un Tyrien est poussé dans mon pays
Et souhaite devenir un citoyen de mon royaume,
Il sentira qu'Énée est un homme aux mœurs honorables.

Ces paroles résonnent curieusement pour qui se souvient des imprécations lancées à la fin du chant 4 de l'*Énéide* par Didon qui hurlait son désespoir et sa haine⁴⁷. Énée apparaît ici en dirigeant irresponsable, incapable de prévoir les conséquences de ses actes et ne saisissant pas qu'ils conduiront ses descendants à des guerres sans fin contre ceux de Didon. Boyd s'amuse à jouer sur l'espace-temps qui sépare l'*Héroïde* ovidienne de la fin du chant 4 de l'*Énéide*, pour décrire un Énée ignorant et livrer du héros épique une image dégradée, dans une écriture assez proche de celle de l'Ovide « postmoderne », ludique et ironique évoqué par Syrithe Pugh⁴⁸.

Deux ans après les *quindecim epistolae*, Boyd retrouve les *Héroïdes* comme source d'inspiration et propose, avec les *Epistolae heroides*, les lettres de quinze nouvelles épistolaires, plus variées que celles du poète latin : si plusieurs d'entre elles sont des héroïnes de mythes grecs ou latins, l'une est une déesse et d'autres des personnages historiques ; leurs situations sont plus diverses également : toutes ne sont pas des amoureuses abandonnées, et on relève même une lettre de Julie à Auguste, donc d'une fille

46 E. Paleit, « Sexual and Political Liberty and neo-latin poetics », p. 359 : « The *Epistolae quindecim* also attempt to assert gender differences in their representations of men ».

47 *Énéide*, 4, 628-629 : *Nunc, olim, quocumque dabunt se tempore vires. / Litora litoribus contraria, fluctibus undas / Imprecor, arma armis : pugnent ipsique nepotesque.*

48 S. Pugh, *French History*, 2010, p. 727 : « The Ovid in vogue today is distinctly post-modern, revelling in the ironic, the ludic, and the open-ended – or perhaps another way of saying this is that our post-modern age is peculiarly alive to what is essentially post-modern about Ovid, and that this accounts for his current high status » (recension de l'ouvrage de White, *Renaissance Postscripts*).

à son père. Certaines de ces lettres ont suscité des travaux⁴⁹, mais plusieurs restent à étudier ; je voudrais aujourd'hui évoquer la lettre de Sophonisbé à Massinissa et celle d'Octavie à Antoine car elles proposent deux portraits de femme radicalement opposés.

La lettre de Sophonisbé est écrite au moment où la reine, après la défaite de Syphax à la bataille des Grandes Plaines (203 avant J.-C.), a épousé Massinissa et où celui-ci, contraint par Scipion de renoncer à cette union, lui a envoyé une coupe de poison pour lui permettre de ne pas être captive des Romains. Celle d'Octavie est écrite au moment de la rupture définitive entre Octave et Antoine : après les accords de Tarente (37 avant J.-C.) qui ont renouvelé le triumvirat, Octavie a vu son mari s'éloigner d'elle et se rapprocher de Cléopâtre, dont il a besoin pour réorganiser l'Orient ; Octave envoie sa sœur au début de l'année 35 retrouver Antoine en Égypte, mais celui-ci refuse qu'elle vienne le rejoindre et lui intime l'ordre de rebrousser chemin. Les deux épîtres – qui prouvent la bonne connaissance qu'a Boyd de l'histoire romaine – sont donc celles d'épouses bafouées par leur mari, la première parce qu'il n'a pas le courage de respecter la promesse qu'il lui a faite de la protéger des Romains, la seconde parce qu'elle n'est qu'un jouet de l'ambition de deux hommes qui se haïssent.

Les deux lettres constituent une *imitatio* réussie des *Héroïdes* dont Boyd reprend le ton lyrique et pathétique en multipliant exclamations et interrogations. Sophonisbé demande à Massinissa qui cède aux Romains : « Hélas ! Quel crime les Libyens ont-ils commis contre toi ? Pourquoi, / misérable, souhaites-tu la disparition de l'antique Sidon ? » ; Octavie, devant la cruauté d'Antoine, l'interroge : « Où t'entraîne en vain ta fureur ? Pourquoi accables-tu une malheureuse qui t'aime ?⁵⁰ ». Mais comme les épistolnières qui les ont précédées, les deux femmes savent aussi manier l'art de bien parler. Reprenant l'argument de la propagande octavienne et usant du paradoxe et de la question rhétorique, Octavie souligne le scandale que représente pour Antoine sa liaison avec Cléopâtre :

*Cui cessit Brutus, cui Cassius impiger, ille
Foeminea uinctus compede tentus erit ?* (Hér. 14, 77-78),

Celui devant qui se sont inclinés Brutus et le vaillant Cassius,
le voici, ce héros, retenu vaincu et enchaîné par une femme ?

tandis que Sophonisbé accable Massinissa de son mépris par le biais de la métaphore :

*Sed tibi seruitium misero, mihi labilis aerae
Libertas decori, lux tibi, Parca mihi !* (Hér. 10, 37-38)

Si pour toi, malheureux, c'est la servitude qui a un prix, pour moi,
C'est la liberté de la brise légère, si pour toi c'est la vie, pour moi c'est la Parque !

49 Sur les lettres d'Atalante à Méléagre, d'Eurydice à Orphée, de Philomèle à Térée et de Vénus à Adonis, voir C. Ritter, *Ovidius Redivivus...* ; sur celle de Julie à Auguste, voir G. Manuwald, « Letter-writing after Ovid : his impact on Neo-Latin verse epistles », *The Afterlife of Ovid*, P. Mack, J. North (dir.), Londres, Univ. of London Press, 2015, p. 94-115 ; sur celles de Lavinia à Turnus, de Massinissa à Sophonisbé, de Rhéa Silvia à Mars et de Pauline à Mundus, voir S. Laigneau-Fontaine, « D'autres *Héroïdes* : les *Epistulae heroides* de Mark-Alexander Boyd (1592) », *Les Cahiers FoReLLIS*, février 2022, *Réceptions plurielles des Héroïdes d'Ovide*, <https://cahiersforell.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=962>.

50 Boyd, *Hér.*, 10, 49-50 : *Prob ! in te Tyrii quid commiserere ? Quis optas, / Infelix, priscae Sidonis excidium ? Hér.*, 14, 17 : *Quid furis incassum ? Miseram quid plectis amantem ?*

Boyd sait aussi adapter certains morceaux célèbres des *Héroïdes*. Ainsi, quand la Didon ovidienne commençait son épître en rappelant que le cygne chante au moment de mourir, Octavie ouvre la sienne en évoquant les colombes qui pleurent lorsque leur mâle disparaît⁵¹ : dans les deux cas, un oiseau est le paradigme d'un comportement humain. Ainsi surtout Sophonisbé, qui se souvient des gémissements du vent entendus lors de sa nuit de noces avec Syphax et comprend qu'il s'agissait « de signes annonciateurs de Cythérée irritée contre [elle]⁵² », rappelle la Didon ovidienne qui se souvenait des cris des nymphes dans la grotte où elle s'est unie à Énée et comprenait que c'était ceux des Euménides⁵³.

Mais le plus intéressant dans ces deux épîtres est sans doute le contraste entre les deux femmes. Pareillement à la Didon des *Héroïdes* qui, dans ce qu'Isabelle Jouteur a appelé « une spectaculaire palinodie de l'*Énéide*⁵⁴ », renonçait au mariage et, toute à sa passion, affirmait redouter plus que tout la mort d'Énée⁵⁵, Octavie ne sollicite d'Antoine que le droit de partager son lit, se dit soumise à ses désirs⁵⁶ et, rejetée, ne peut que pitoyablement demander :

*Hei mihi ! Quid feci ? Potui quo crimine poenam
Hanc, quo commisso commeruisse meo ?
Dic, ubi mandatum, quando tua iussa sefelli ?* (Hér. 14, 11-13)

Ah, malheureuse que je suis ! Qu'ai-je fait ? Par quel crime,
par quel acte ai-je pu mériter cette peine que tu m'infliges ?
Dis, quand ai-je refusé ce que tu demandais, quand ai-je désobéi à tes ordres ?

Obéissance, sens du sacrifice, humilité : Octavie semble incarner les qualités féminines si longtemps prisées, dans la civilisation de la Renaissance comme dans la Rome antique⁵⁷, et Boyd suivre ainsi la voie la plus traditionnelle des écrits masculins.

À l'opposé, Sophonisbé incarne une femme forte, qui fustige tout à la fois Syphax qui s'est rendu et est prisonnier à Rome et Massinissa dont la faiblesse est responsable de tant de malheurs⁵⁸. C'est elle qui joue le rôle masculin de chef de guerre et qui veut mener le combat jusqu'au bout parce qu'elle sait que la situation géopolitique est encore bonne :

Vivit adhuc, victor Latii in finibus ingens

51 Ovide, *Hér.*, 7, 3-4 : *Sic ubi fata uocant, udis abiectus in herbis / ad uada Maeandri concinit albus olor.* Boyd, *Hér.*, 14, 1-2 : *Vt ramis referent uiduae lamenta palumbae, / ut periit amissam foemina turtur auem.* On note la reprise du *uocant* ovidien par *referunt*.

52 Boyd, *Hér.*, 10, 29 : *Scilicet iratae mihi nuncia signa Cytherae.*

53 Ovide, *Hér.*, 7, 95-96 : *Audieram uocem ; nymphas ululasse putauit ; / Eumenides fati signa dedere mei.*

54 I. Jouteur, « La mort ovidienne de Didon (*Héroïdes*, 7, 167-196) », *Amor Romanus. Amours romaines*, J.-M. Fontanier (dir.), Rennes, P.U.R., 2016, p. 101-118 et <https://books.openedition.org/pur/30482?lang=fr>, consulté le 2 février 2023.

55 Ovide, *Hér.*, 7, 45-46 ; 61 : *Non ego sum tanti (quamuis merearis, inique) / ut pereas, dum me per freta longa fugis. [...]* *Perdita ne perdam, timeo, noceamue nocenti.*

56 Boyd, *Hér.*, 14, 3-7 : *Te tua depereo foelix Octania, tantum / Si partem lecti me paterere tui. / Non ego Niliacam cupio te pellere, nec te / Pellicis in uacuum displicet ire torum. / Quae te delectant, mea lux, mihi grata.*

57 Voir à ce sujet, entre autres, M. Lazard, *Les Avenues de Fémynie. Les femmes et la Renaissance*, Paris, Fayard, 2001 : « [La Vierge Marie est le] symbole de la perfection féminine, incarnation des vertus de chasteté, d'humilité, de soumission (envers les pires vices féminins, la sensualité, la rébellion, le bavardage) ».

58 Boyd, *Hér.*, 10, 65-66 (sur Syphax) : *Dedit et Latiae nunc pondera rauca catenae / Pertulit ;* 31-34 (sur Massinissa) : *At chara, o utinam tibi tam tua fama fuisset / Quam mea sunt tenui funera grata mihi ! / Non ita Scipiadem colerem, Massinissa, nec umquam / Praeciperet capiti barbara Roma tuo.*

*Hannibal, hostiles per mare mittit opes.
Paret adhuc Tyriis Trinacria, fortis Iberi
Littus et aurati pascua curua Tagi.* (Hér., 10, 59-62)

Il vit encore, victorieux, dans le territoire latin, l'immense
Hannibal et il nous fait parvenir par mer les richesses de nos ennemis.
La Trinacrie obéit encore aux Tyriens, tout comme le rivage de la courageuse
Hibérie et les courbes pâturages bordant le Tage plein d'or.

Contrairement aux deux hommes, elle ne songe qu'à sa gloire et, pour affermir sa décision,
c'est évidemment à la Didon royale de l'*Énéide* qu'elle en appelle :

*Sic decet, ut memini, Carthaginensis Elisae
me genus et terrae semina Sidoniae !
Vni Parca mihi sit laurea, dignus Elisae
Sim sanguis, terrae fama prior Tyriae !* (Hér., 10, 9-10 et 43-44)

C'est ce qui me convient, je le sais, à moi qui suis de la race
de la Carthaginoise Éliissa et un rejeton de la terre de Sidon !
Puisse la Parque seule me plaire, puisse mon sang être digne
d'Éliissa, la première gloire de la terre de Tyr !

Contrairement aux héroïnes ovidiennes, elle ne meurt pas d'amour, mais boit le poison par
souci de sa dignité, afin d'échapper au déshonneur de la captivité⁵⁹, et clôt sa lettre par une
formule solennelle :

*Roma, potes patriam, potes, horrida Roma, maritum
Demere, sed uitae non mihi iura meae* (Hér., 10, 107-108).

Rome, sauvage Rome, tu peux m'arracher ma patrie, m'arracher
mon mari, mais les droits sur ma propre vie, tu ne le peux pas.

Loin d'être une femme humble et désespérée, Sophonisbé apparaît donc comme une
héroïne masculine, pleine d'une force d'âme stoïcienne, qui applique à la lettre la formule
de Sénèque : « Qui a appris à mourir a désappris à servir⁶⁰ ». Pierre van Rutten a certes
montré que cette image virile de Sophonisbé était caractéristique du traitement du
personnage dans la France de la Renaissance⁶¹. Mais il est intéressant de constater que Boyd
qui, dans le recueil de 1590, permettait aux hommes de répondre à des plaintes dont le
caractère excessif était jugé typiquement féminin, ait choisi en 1592 de mettre en scène, à
travers Sophonisbé et quelques autres, des héroïnes correspondant si peu aux standards de
genre de son époque.

59 Boyd, *Hér.*, 10, 11-12 : *Nec me captiuam Tyriis inimica Quirini / Roma per indignas ludet inulta uias.*

60 Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 26, 8 : *Qui mori didicit, seruire dedit.*

61 P. van Rutten, « La traduction de la *Sophonisbe* de Trissino par Melin de Saint-Gelais », *Meta*, 29 (2), 1984, p. 224-226 et <https://doi.org/10.7202/004554ar> (consulté le 5 février 2023). Il montre en particulier que Saint-Gelais supprime divers passages qui vantaient la beauté de la jeune femme – conformément à sa description dans l'*Africa* de Pétrarque – pour s'intéresser davantage à la valeur morale de l'héroïne.

Dans le recueil de 1592, Boyd a pris soin de publier une épigramme élogieuse écrite à son sujet par un ami italien, qui n'hésite pas à lui reconnaître un talent au moins égal à celui de Buchanan et termine son épigramme avec un *topos* bien connu de la poésie encomiastique :

*Nec Maro Romuleos tantum quantum ille Britannos
Ingenio superat*⁶².

Et Virgile n'a pas surpassé les descendants de Romulus autant que cet homme,
par son talent, surpasse les Anglais.

Malgré cela, contrairement à son sonnet écossais, les poésies latines de Boyd n'ont pas été récompensées par la postérité⁶³. Si le recueil de 1592 semble avoir eu une diffusion un peu plus large que le précédent⁶⁴ et s'il fut repris en 1637 dans les *Delitiae poetarum Scotorum*⁶⁵, il sombre après cela dans un oubli quasi-total. Pourtant, il vaut sans doute la peine de s'intéresser à Mark Alexander Boyd non seulement pour la qualité, réelle, de son latin, mais également pour galerie de personnages féminins, moins stéréotypés qu'on pourrait le croire, que ses œuvres nous offrent.

62 Recueil de 1592 cité, p. 145, épigramme de Cornelius Varus Mediolanensis, v. 11-12.

63 Comme le dit D. Hine : « So the Latin poetry of Mark Alexander Boyd is forgotten, while his single surviving Scots sonnet is justly celebrated » (« Critic of the Month II : Several Makers, Poets and Translators », *Poetry*, 113, 1968, p. 35-59 [p. 40]).

64 Le CCF et l'USTC mentionnent seulement deux exemplaires du recueil de 1590, l'un à la Bibliothèque Mériadeck à Bordeaux, l'autre à la Mazarine à Paris (Cunningham, *Marcus Alexander Bodius Scotus*, p. 162, ne connaît pas cet exemplaire et affirme qu'il n'existe que celui de Bordeaux) ; pour le recueil de 1592, ces métacatalogues mentionnent des exemplaires à Bordeaux (Bibliothèque Mériadeck), Paris (Bibliothèque Mazarine et BNF, sites Tolbiac et Arsenal) et Rouen (Bibliothèque patrimoniale Villon) ainsi qu'à Dublin (Marsh's Library), Oxford (St John's College Library) et New Haven (Yale University, Beinecke Library), auxquels il faut ajouter l'exemplaire d'Édimbourg (National Library of Scotland), non référencé dans l'USTC.

65 A. Jonhston, *Delitiae poetarum Scotorum huius aevi illustrium*, Amsterdam, Johannes Blaeu, 1637, p. 142-209 (avec de menues modifications par rapport au recueil de 1592 : suppression de la lettre de Thisbé à Pyrame ; changement de titre pour la lettre de Vénus à Adonis, devenue *Veneris lachrymas* ; suppression du résumé introducteur en prose dont Boyd fait précéder chaque épître).

BIBLIOGRAPHIE

- ALLAN, David, « “Ane Ornament to Yow and Your Famelie”: Sir Robert Gordon of Gordonstoun and the “Genealogical History of the Earldom of Sutherland” », *The Scottish Historical Review*, 209, 2001, p. 22-44.
- CHIRON, Pierre, « Traduction et "conversion" des épîtres héroïdes d'Ovide à la Renaissance », *Anabases*, 17, 2013, p. 119-133.
- CUNNINGHAM, Ian Campbell, « Marcus Alexander Bodius, Scotus », *A Palace in the Wild. Essays on Vernacular Culture and Humanism in Late-Medieval and Renaissance Scotland*, L. A. A. J. R. Houwen, A. A. MacDonald, S. L. Mapstine (ed.), Louvain, Peeters, 2000, p. 161-172.
- DALRYMPLE, David, *Annals of Scotland*, Edimburg, Londres, Balfour and Smellie for J. Murray, 1776-1779, vol. 3, p. 420-446 (« Scottish biography: Life of Mark Alexander Boyd »).
- DOELMAN, James, « The Accession of King James I and English Religious Poetry », *Studies in English Literature 1500-1900*, 34,1, 1994, p. 19-40.
- GORDON, Alexander, notice « Mark Alexander Boyd », *Dictionary of National Biography*, Londres, Smith, Elder and C°, 1885-1900.
- LAIGNEAU-FONTAINE, Sylvie, « D'autres Héroïdes : les *Epistulae heroides* de Mark-Alexander Boyd (1592) », *Les Cahiers FoReLLIS*, février 2022, *Réceptions plurielles des Héroïdes d'Ovide*, <https://cahiersforell.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=962>.
- LYNE, Raphael, « Writing Back to Ovid in the 1560s and 1570s », *Translation and Literature*, 13, 2, 2004, p. 143-164.
- MANUWALD, Gesine, « Letter-writing after Ovid: his impact on Neo-Latin verse epistles », dans *The Afterlife of Ovid* (P. Mack, J. North dir.), Londres, Univ. of London Press, 2015, p. 94-115.
- PALEIT, Edward, « Sexual and Political Liberty and neo-latin poetics: the *Heroides* of Mark Alexander Boyd », *Renaissance Studies*, 22, 3, 2008, p. 351-367.
- RITTER, Carolin, *Ovidius redivivus. Die Epistulae Heroides des Mark Alexander Boyd*, Hildesheim, Zürich, New York, Olms, 2010.
- WHITE, Paul, *Renaissance Postscripts. Responding to Ovid's Heroides in Sixteenth-Century France*, Columbus, The Ohio State University, 2009.